

**VIIe congrès de l'Association française
de science politique**

Lille, 18, 19, 20 et 21 septembre 2002

Table-ronde n°4

« La radicalisation en politique »

**Sous la direction de
Annie Collovald et Brigitte Gaïti**

Vocation communiste et “ révolution ”

Bernard Pudal

Université Montpellier I

Texte inachevé, ne pas citer

On le sait, la thématique de la "révolution" est au cœur de l'histoire du communisme et de l'anti-communisme¹. C'est aussi un enjeu historiographique majeur puisque de l'interprétation de cette revendication de "révolutionnarité" dépend le "jugement" politique qu'on portera sur le communisme. Illusion de la "table rase" et de "l'homme nouveau"², inéluctabilité de la violence liée à cette illusion, d'une part, légitimité d'un devoir être que le cours du monde ne cesse de justifier mais qui aurait été dévoyé dans l'histoire du communisme au XX^e siècle, d'autre part. Telle serait l'alternative incontournable. De toute part, on nous somme de choisir : illusion meurtrière là, utopie dévoyée ici.

La récurrence de ces invariants rhétoriques mériterait une étude en soi, c'est à dire une histoire sociale des interprétations du communisme, seule à même peut être d'éclairer les logiques qui participent à la constitution de ces impositions de problématique.

C'est néanmoins une autre voie que j'emprunterai, à titre exploratoire, ici. Après avoir montré que la thématique de la "révolution" est, avec le nom du Parti, une marque à laquelle les communistes restent fidèles alors même que l'aggiornamento doctrinal avait concerné l'ensemble des dimensions de l'argumentaire communiste, j'essaierai de suggérer en quoi ces représentations du plausible historique que connote le signifiant "révolution" renvoient à des conjonctures politiques et partisans ainsi qu'à dispositifs biographiques variables.

1. Qui pour l'essentiel reste à faire. Sur l'anti-communisme de l'armée, on peut se reporter aux travaux en cours de Georges Vidal ("Le Haut commandement et la crainte de « l'ennemi intérieur » en juin 1940. Origines et caractéristiques de la peur du complot communiste dans la hiérarchie militaire", dactylographié, 19p., 2001).

2. "Qui entreprend de créer un homme nouveau prétend s'emparer des moindres pensées, abolit la distinction entre le privé et le public, part en guerre contre l'intériorité, s'engouffre dans un projet de visibilité absolue où l'indétermination est insupportable, réfute donc la démocratie : et voilà pourquoi de la Révolution fille des Lumières au Goulag la conséquence a pu paraître bonne. Cette démonstration - qu'on ne peut écarter comme inopportune ou scandaleuse- n'a plus tout à fait la même pertinence et la même portée si on découvre que pour la Révolution française il y a un homme nouveau et homme nouveau", Mona Ozouf, *L'Homme régénéré*, Paris, Gallimard, 1989, p. 120.

La spécificité de la “ révolution ” dans l’aggiornamento théorique communiste

Depuis que les directions successives du PCF se sont convaincues de la nécessité de procéder à un *aggiornamento* (lui-même désigné de différentes manières dans le langage partisan, de la “ *liquidation du retard pris en 1956* ” jusqu’à la “ *mutation* ” officiellement recherchée, (sans omettre les entreprises dissidentes appelées “ *reconstruction* ”, “ *refondation* ”, “ *rénovation* ”, qui participent de ce mouvement), de très nombreux invariants rhétoriques de l’édifice doctrinal de l’époque stalinienne, peu à peu cristallisé en orthodoxie (évolutive bien sûr mais sur le mode de la dénégation) ont été progressivement abandonnés, amendés ou ont changé de statut³. *L’aggiornamento* est "un mouvement complexe où la révision théorique, la pratique des alliances électorales, le renouvellement du personnel dirigeant et le nouveau statut concédé aux intellectuels s'appellent les uns les autres"⁴.

“ Parler *d’aggiornamento*, c’est suggérer qu’une transformation affectant l’ensemble des pratiques et le corpus doctrinal de l’institution, déroule ses implications, exigeant du corps des clercs un intense travail de rationalisation susceptible de donner forme et sens à cette mutation. Souvent scandé par des moments cérémoniels où l’institution confirme sa fidélité à son « être passé » tout en essayant de redéfinir les règles du jeu, *l’aggiornamento* ne se visibilise que progressivement aux yeux mêmes de ceux qui peuvent y participer le plus activement. S’effectuant dans la confusion au coup par coup, il ne prend corps que peu à peu, imposant alors sa réalité de transformation durable et profonde, consacrant comme orthodoxes certains de ceux qui avaient été taxés d’hétérodoxie et faisant souvent basculer les orthodoxes d’hier dans la tentation hérétique ” (*Prendre Parti*, 1989, p. 282). Ce texte, écrit avant 1989, témoigne de la première phase du processus *d’aggiornamento* alors que l’effondrement des régimes “ communistes ” en 1989-91 et l’accélération du déclin du PCF vont peu à peu imposer un devoir *d’aggiornamento* plus radical que Robert Hue tentera d’impulser et de symboliser⁵ à partir de 1994⁶.

Il faudra un jour se donner comme objet d’étude systématique ce processus *d’aggiornamento* doctrinal afin d’en dégager non seulement les mobiles, avoués ou non, les acteurs et les étapes⁷ mais aussi les modalités subjectives, ce qui suppose des outils méthodologiques pour "décoder" les conditions de l'évolution des formes de conscience "théorique".

Un rapide bilan des évolutions doctrinales depuis l’époque stalinienne montre l’ampleur des changements. Le XX^e Congrès du PCUS (1956) ouvre la voie des évolutions doctrinales mais il faut attendre la liquidation de Servin/Casanova pour que se débloque réellement sous la

3. Certaines *lois générales* devenaient ainsi des cas particuliers : *eg*, l’inéluctable recours à la violence inhérente au processus révolutionnaire qui se transforma en cas de figure général mais non inéluctable pour céder la place ensuite au passage pacifique au socialisme.

4. Frédérique Matonti, *La NC, 1967-1978*, à paraître, p. 28.

5. "Cette rénovation, j'en ai beaucoup parlé. Passionnément. Avec des amis communistes comme avec d'autres, que j'aime tout autant et qui sont loin de partager mes convictions. Avec aussi mon prédécesseur, qui l'a voulue et impulsée", Robert Hue, *Communisme : la mutation*, Paris, Stock, 1995, p. 33.

6. Georges Marchais, secrétaire général depuis 1972 (en fait 1969), cède son poste à Robert Hue à l'occasion du XXVIII^e Congrès du PCF, en janvier 1994. Sur la période Robert Hue, cf Dominique Andolfatto, "Le parti de Robert Hue. Chronique du PCF, 1994-2001", *Communisme*, 67/68, 2001.

7. Un aspect essentiel de l'analyse de ce processus et du rôle joué par les intellectuels communistes est d'ores et déjà étudié par Frédérique Matonti (*La NC, 1967-1978*, à paraître).

houlette de Thorez le processus français. Après l'abandon de la thèse du parti unique (XVI^e Congrès, 1961), la recherche d'une voie française au socialisme rompant explicitement avec le mimétisme d'Octobre 17⁸, l'accent mis sur le caractère pacifique du passage au socialisme ⁹ (réitéré avec vigueur en 1964 au XVII^e Congrès du PCF), la redéfinition des rapports avec les intellectuels communistes au sein du PC comme "intellectuel collectif"¹⁰, en 1966¹¹, la mise en scène de la condamnation du stalinisme en 1975, la redéfinition dans les années soixante¹² puis l'abandon de la notion de " Dictature du prolétariat " au XXII^e Congrès du PCF en 1976, le refus en 1977 de subordonner la stratégie politique aux impératifs de " l'internationalisme prolétarien ", (ce qui avait souvent voulu dire à la politique extérieure soviétique), l'abandon de la référence au « marxisme-léninisme », puis au XXVIII^e Congrès (1994) l'affirmation qu'il fallait en finir avec le principe et la pratique du " centralisme-démocratique ", il ne reste plus grand chose de la doctrine de l'époque thorézienne...¹³

Les modalités de ces évolutions seraient intéressantes à étudier pour comprendre les modes d'investissement de l'idéologie communiste pour ceux qui s'en réclament¹⁴. Si les " théoriciens " (l'équivalent des théologiens) investissent la doctrine en " bricolant " ¹⁵ l'édifice doctrinal en fonction du prisme de leur position dans le Parti et du type de ressources qu'ils

8. A l'époque ces innovations doctrinales font l'objet aussi d'un processus analogue à l'Est et dans le mouvement communiste international. Le XX^e Congrès du PCUS joue un rôle incitateur et prospecteur tandis que la conférence internationale des PC et ouvriers de 1960, que conclut une Déclaration des 81 partis, autorise la recherche d'alliances avec les partis socialistes non seulement pour la conquête du pouvoir mais aussi pour l'édification du socialisme.

9. Parmi d'autres textes officiels importants, sur cette première phase cf *Le manifeste du PCF pour une démocratie avancée, pour une France socialiste*, dit Manifeste de Champigny, adopté par le CC des 5/6 décembre 1968 qui fait le bilan des années soixante et oriente la stratégie politique des années soixante dix. Ed sociales, préface de Waldeck Rochet, 1969.

10. Cf Bernard Pudal, "Mutations scolaires et histoire du PCF comme intellectuel collectif, 1920-2000" dans J. Girault, dir., à paraître.

11. Cf Philippe Olivera et Bernard Pudal, "Les enjeux d'Argenteuil au miroir d'Aragon, 11-13 mars 1966, *Annales de la société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*, n°2, 2000. Cf l'ensemble du numéro, inédits et entretiens.

12. Waldeck Rochet affirme ainsi en 1966 que "par suite des usages différents qui ont été faits du mot « dictature », celui-ci a pris dans le langage courant un sens tout à fait autre, voire opposé au sens scientifique que lui donnaient Marx et Engels" (Waldeck Rochet, *Le marxisme et les chemins de l'avenir*, Paris, Editions sociales, 1966).

13. Ce processus n'est évidemment pas linéaire. L'abandon de la stratégie eurocommuniste en 1977-78 signe l'arrêt du premier aggiornamento. Cf l'étude minutieuse par John Gaffney du rapport de Georges Marchais au XXIII^e Congrès du PCF en 1979, congrès d'après la rupture de l'union de la gauche (*The French Left and the Fifth Republic. The discourses of communism and socialism in Contemporary France*, London, Macmillan Press, 1989, chap 4).

14. Nous avons trouvé une formulation assez claire de la nécessité de ce type d'analyse dans l'entretien avec David Snow publié par *Politix* : revendiquant l'analyse de l'engagement en terme de cadrage, il déclare : "je me demandais comment des gens en arrivent à s'aligner sur des formes culturelles, en l'occurrence religieuses, importées de contextes étrangers. L'analyse de cadres a permis de renouveler l'approche de l'action collective dans un contexte dominé par la théorie de la mobilisation des ressources, et de renouer avec des thématiques telles que le sens (meaning), les facteurs idéels (ideational factors), les symbolisations et les identifications qui avaient été complètement oubliées par Oberschall, Zald et McCarthy. Ils n'envisageaient l'action collective que sous l'angle de la mobilisation et de l'accumulation de ressources matérielles et organisationnelles. Pour moi et Benford cette position nous paraissait intenable car que rencontrions-nous sur le terrain ? essentiellement des gens qui passent leur temps à discuter, à définir ce qu'ils sont en train de faire, à élaborer des arguments persuasifs, à produire des stratégies et des justifications" (p.157) ("Le legs de l'Ecole de Chicago à la théorie de l'action collective", *Politix*, n°50, 2000, pp.151-162).

15. Cf sur cette notion pour le PCF, Frédérique Matonti. Le rôle de prospecteur alloué aux intellectuels de profession au sein du PCF se manifeste particulièrement au début des années soixante avec les "avancées" de la NC sur les alliances, le culte de la personnalité, etc... Cela correspond aussi à la création d'outils institutionnels pour procéder à ce travail : les semaines de la pensée marxiste, l'IRM, le CERM, etc...

investissent¹⁶, si ces prismes diffèrent et modifient les formes de leurs rapports à l'institution, ie leur *illusio* propre, les militants et cadres manifestent un attachement dont les logiques sont aussi difficiles à analyser. Au XXII^e Congrès du PCF, la direction du Parti avait ainsi lancé deux débats doctrinaux, l'un sur la morale, destiné à l'ensemble des militants, et l'autre sur le concept de Dictature du prolétariat dont s'étaient emparés les "théoriciens" marxistes (Althusser, Balibar, etc.). Le débat "éthique" avait connu un grand succès lors des conférences de section alors que le débat sur la Dictature du prolétariat était resté confiné aux "élites" marxistes du Parti¹⁷. Tout se passe comme si certaines "thèses" ou certains "mots-symboles" étaient investis -différentiellement- sur le mode du *déplacement*. Sur eux se sont focalisés pour les militants la valeur psychique¹⁸ de leur engagement, d'où, comme pour toute orthodoxie relativement ossifiée, la double nécessité de ne changer qu'en affirmant sa fidélité et de ne procéder aux changements que parcimonieusement, de telle sorte que ne soient pas mise en question la symptomatologie idéologique.

Un exemple parmi d'autres de ces mécanismes, "l'exploitation", 20 ans après sa première énonciation, dans l'argumentaire communiste, de l'interview au *Times* de Maurice Thorez en 1946 qui justifiait le décrochage par rapport au "modèle" soviétique.

Exemple d'emploi : "A la Libération, alors que le mouvement démocratique montait et que s'affirmait l'unité d'action des forces ouvrières, Maurice Thorez déclarait dans une interview au *Times* le 18 novembre 1946 : « Les progrès de la démocratie à travers le monde, en dépit des rares exceptions qui confirment la règle, permettent d'envisager pour la marche au socialisme d'autres chemins que ceux suivis par les communistes russes. De toute façon le chemin est nécessairement différent pour chaque pays »¹⁹ (René Andrieu, 1969).

C'est ainsi qu'un énoncé minimal –« tous les pays n'iront pas au socialisme par le même chemin que les révolutionnaires russes »- peut être compris : 1-comme un simple constat ("rien n'est jamais pareil"), donc une fausse ou insignifiante modification ; 2-comme un énoncé "tactique", nécessaire dans les périodes dites d'union ; 3-ou comme un énoncé érigé en infléchissement doctrinal majeur voire alors, pour ceux qui sont "troublés", qui s'apparente à un véritable reniement. Ce fut en tout cas l'un des invariants rhétoriques privilégiés des dirigeants communistes qui présentait en effet de nombreux avantages : on imputait à Maurice Thorez lui-même l'origine de cette évolution doctrinale, on en faisait de surcroît un quasi-précurseur incompris à l'époque (ou presque), on nommait aussi le lieu au sein du Parti de l'innovation doctrinale (le secrétaire général), on respectait donc la constance à

16. La récente thèse de Gérard Streiff sur Jean Kanapa fait appel à certains courriers de ce dernier adressés à Waldeck Rochet où cet enjeu est clairement désigné. Ainsi dans un courrier du 27 avril 1965, Jean Kanapa propose la création d'une commission de travail sur la théorie : "notre pratique, notre expérience est généralement en avance sur la théorie que nous en donnons, et généralement plus riche que celle-ci. (...) Il y a un certain retard dans la mise à jour de cette théorie implicite ou dans le développement et l'enrichissement des positions, des thèses de notre parti" ; "il reste quand même qu'il y a un manque à gagner. Que ce soit sur la question de la pluralité des partis, sur celle de la dictature du prolétariat, sur celle de la planification dans un régime de démocratie véritable, etc... nous avons peu développé notre argumentation", (Gérard Streiff, *Jean Kanapa. 1921-1927. Une singulière Histoire du PCF*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2001, p.427sq.).

17. On retrouve dans cet exemple l'un des usages politiques par la direction du PCF des différentes modalités de formation de l'opinion politique que P. Bourdieu avaient dégagées dans *La Distinction*. Cette voie serait à explorer systématiquement : à différentes reprises en effet les directions du PCF ont délibérément joué de ces niveaux de conscience interne au PC, s'arc-boutant sur la "morale" (ex l'humanisme marxiste, etc..) pour étayer la légitimité de leur position théorique.

18. Cf Sigmund Freud, "Actions compulsives et exercices religieux" in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, p. 140 et la définition que Jacques Maître donne de l'idéologie.

19. René Andrieu, *Les Communistes et la révolution*, Paris, Julliard, 1968, p. 236.

soi qu'impose la compulsion idéologique comme rite discursif et les rapports de force entre intellectuels de parti inhérents au type d'intellectuel collectif d'alors²⁰.

Si les évolutions doctrinales sont régies par des règles, implicites ou non conscientes parce qu'en elles s'articulent le psychologique et l'idéal, si elles sont imposées par l'évolution des structures de plausibilité et les contraintes de l'action politique, on peut comprendre que c'est ce qui tient le plus à son auto-identification comme " communiste " qui sera le plus difficile à modifier. Dans le cas du PCF, c'est à la fois le " nom " du parti et sa définition comme parti " révolutionnaire " qui ont résisté, contre vents et marée.

Révolution : pour persévérer dans son être

Avec le nom du parti, signifiant qui symbolise la spécificité revendiquée et qu'il a été impossible de changer malgré les tentatives effectuées par Robert Hue, dans l'idée de " révolution " semble se condenser la spécificité du PCF.

Deux textes éloignés de près de trente ans, aux deux bouts du processus *d'aggiornamento*, témoignent du maintien de cette revendication de révolutionnarité :

Waldeck Rochet : (*Qu'est-ce qu'un révolutionnaire dans la France de notre temps ?*, Paris, Editions sociales, 1967) :

" Comme le rappelle la Déclaration des 81 partis communistes et ouvriers de 1960, la différence fondamentale entre communistes et réformistes ne réside pas dans le fait que les réformistes seraient les seuls à être pour des réformes, ce qui n'est pas du tout le cas. Cette différence réside dans le fait que, pour les réformistes, les réformes réalisées dans le cadre du capitalisme constituent un but en soi -ce qui les conduit à renoncer à la lutte pour l'abolition du capitalisme- tandis que les communistes luttent résolument pour les réformes immédiates pouvant être obtenues dans le cadre du capitalisme, mais cela sans jamais renoncer à la lutte pour le but final : le socialisme " (p.33);

Robert Hue (*Communisme : la mutation*, Paris, Stock, 1995) : le passage que consacre Robert Hue dans son ouvrage sur la mutation recherchée est assez long et surtout il est significativement articulé sur deux exemples historiques, la Révolution Française²¹, bien sûr et le Congrès de Tours.

" Ainsi, c'est bien dans le feu de l'action, à cette époque, que se fait la distinction entre la réforme ne visant qu'à « améliorer » l'ordre ancien, et la révolution ayant pour objectif l'instauration d'une société nouvelle. Avec, tout de suite une autre différence qui s'affirme. Tandis que la réforme est octroyée « d'en haut », la révolution s'impose « d'en bas » (p. 118) (.....). La scission de Tours était-elle inévitable ? Ce qui me semble certain -et j'aurai l'occasion d'y revenir dans ce livre-, c'est que, de toute façon, dans la classe ouvrière, chez les salariés, les travailleurs, dans la partie de la société -aujourd'hui majoritaire- qui a plus à gagner au dépassement du capitalisme qu'à sa pérennisation, existent deux grands courants : celui qui n'attend rien du système actuel et aspire à des changements radicaux, et celui qui le considère certes comme mauvais mais indépassable, et limite donc son ambition à en obtenir des aménagements plus ou moins importants. Que ces deux « courants » s'expriment dans des partis politiques différents ; que ces partis soient par la force des choses, pourrait-on dire, condamnés à s'opposer, quelquefois durement, tout en cherchant à s'unir contre la droite, n'est-ce pas naturel ? " (p.122).

Il n'est évidemment pas nécessaire d'être un très subtil analyste pour prendre la mesure de l'intérêt de cette partition entre " révolutionnaires " et " réformistes ", elle justifie aujourd'hui encore l'existence même du parti communiste et constitue de ce point de vue l'une, si ce n'est la principale " valeur " qui fait l'irréductible spécificité revendiquée des communistes.

Depuis le Congrès de Tours, en 1920, le PCF a construit une représentation fondée sur le couple structurant "réforme-révolution" qui se décline de mille et une manières selon le procédé de la réplique²², et permet de tracer une ligne de démarcation nette avec ceux qui

20. Pour un récent usage de cet invariant rhétorique, cf Robert Hue, opus cité, p.80sq.

21. Aussi longuement traitée avant, p.43sq.

22. Procédé qui permet de superposer et d'organiser une série d'oppositions selon une antinomie simple, et qui est à ce titre, avec le redoublement, un des procédés de prédilection des taxinomies construites par les

sont les plus proches²³. Cette appropriation de la "révolution" peut être exprimée sans aucune réserve comme dans cette revendication de Paul Nizan qui érige le PCF en seul parti réellement révolutionnaire au point d'exiger -en 1932 il est vrai- que le mot "révolution" soit réservé à son seul usage : "révolution n'a au vrai que deux sens rigoureux, l'un géométrique et mécanique, l'autre politique. Nous prendrons la Révolution pour ce qu'elle est : le renversement violent d'un ordre social par un autre, la rupture d'une économie et d'une culture. Une seule Révolution mérite ce nom : c'est la Révolution prolétarienne, le renversement du régime capitaliste, l'établissement d'un Etat par le prolétariat"²⁴.

Avec cet invariant rhétorique on est par conséquent au cœur d'un enjeu majeur de l'auto-identification comme "communiste" comme en témoigne encore l'enquête réalisée par François Platone et Jean Ranger auprès des communistes en 1997. Dans les questions relatives au "regard des communistes sur leur parti", parmi les qualités attribuées au PCF par les adhérents, figuraient son caractère "révolutionnaire". Or comme le notent les auteurs, "un seul qualificatif suscite une réelle division chez les communistes : celui de « révolutionnaire ». Parmi les adhérents qui se prononcent sur ce point (11% ne le font pas), deux ensembles d'importance comparable s'opposent. Une petite majorité (55%) considère que le PCF est révolutionnaire, une forte minorité (45%) le conteste. Cette contestation est surtout le fait des adhérents les plus récents et les plus jeunes : plus de 60% des communistes qui ont rejoint le PC depuis 1990 estiment que le parti communiste n'est pas révolutionnaire ; moins de 40% de ceux qui ont adhéré avant 1958 partagent cette opinion. Les femmes, les adhérents les plus diplômés et ceux qui militent le moins activement sont également les moins convaincus du caractère révolutionnaire du parti.

Mais les facteurs socio-démographiques ne semblent pas les plus décisifs dans le partage des opinions sur ce point, car les catégories qui contestent le plus que le PC soit révolutionnaire sont celles qui, d'une façon plus générale, ont l'attitude la plus réservée sur les qualités prêtées au PC. (...) Ce sont les adhérents les plus critiques à l'égard de l'évolution récente du PCF qui sont, et de loin, les plus nombreux à dénier à celui-ci le qualificatif de « révolutionnaire ». De ce fait, on peut penser que cette dénégation est plus souvent vécue sur le mode du regret que sur celui de l'acceptation, voire de l'approbation, encore que ces deux dernières attitudes puissent se rencontrer chez une minorité de partisans de la « mutation »" (p.47)²⁵.

Mot-clef de l'imaginaire communiste²⁶, c'est sur lui que semblent se cristalliser par conséquent les incertitudes les plus grandes et une ligne de fracture interne au Parti communiste entre "révolutionnaires". Entre ceux qui affirment que le PCF l'est encore et ceux qui craignent qu'ils ne le soient plus et souhaitent qu'on réaffirme cette qualification.

idéologies, cf Frédéric Bon, "Langage et politique", TSP, Paris, PUF, 3, p.556-557 et Gisèle Sapiro à qui j'emprunte ce résumé, "De l'usage des catégories de « droite » et de « gauche » dans le champ littéraire", *Sociétés et Représentations*, n°11, Février 2001.

²³ Ce qui est un enjeu majeur, l'« ennemi » conforte l'identité politique mais le « proche » la déstabilise.

²⁴ Alain Rey, *Révolution, histoire d'un mot*, Paris, Gallimard, 1989, p.309.

25. François Platone et Jean Ranger, "Les adhérents du PCF en 1997", *Les Cahiers du CEVIPOF*, n°27, Juin 2000.

26. Mot-clef ne veut pas dire le plus employé... Le mot *révolution* est absent des cinquante mots les plus usuels qu'avait comptabilisés Dominique Labbé dans les résolutions des congrès du PCF de 1961, 1964 et 1967 (*Le discours communiste*, Paris, PFNSP, 1977, p. 29). Il constate néanmoins que la vieille thèse marxiste du bond révolutionnaire n'a jamais été abandonnée explicitement si elle est occultée dans les textes de grande diffusion voire dans les revues internes et les débats internes (p.94). Toutefois note-t-il, il y a de notables exceptions, dont « le fameux "Qu'est-ce qu'un révolutionnaire dans la France de notre temps ?" » de Waldeck Rochet (pp. 94-95).

Comment étudier cette revendication de “ révolutionnarité ? ”

Si la question de la “ révolution ” est au cœur de maintes polémiques historiographiques avec le double enjeu Révolution Française/Révolution d’Octobre²⁷, la question de la spécificité de l’histoire politique française du XIX^e comme histoire des révolutions de 1830, 1848, 1871²⁸, le problème de la sociologie des “ intellectuels révolutionnaires ”²⁹, la question de l’opposition structurante réforme/révolution, etc..., nous l’aborderons pour notre part sous l’angle des relations que peuvent entretenir les formes de vocation communiste et le “ mot-symbole ”.

Sans entrer ici dans le détail de cette analyse, nous entendons désigner par "vocation communiste" le champ de recherches déjà réalisées et de travaux en cours relatifs aux logiques multiples de l'engagement communiste et aux formes d'intégration à l'institution communiste de 1920 jusqu'à nos jours. Il s'agit donc de rapporter à l'histoire sociale personnelle telle qu'elle se sublime dans l'adhésion à l'univers communiste les structures de plausibilité qui façonnent le rapport communiste au monde. Et, dans le cadre de cette communication, les logiques d'étayage qui sont au principe de l'adhésion à une identification pour soi comme "révolutionnaire"³⁰. Nous ne préjugeons pas ce faisant du sens que pourrait avoir le signifiant "révolution" lui laissant la plasticité d'un signifiant aux multiples usages et contenus³¹. Et ce d'autant plus que dans le cas français, et malgré les fantasmes de l'anti-communisme, la question d'une révolution à tenter n'a véritablement jamais été à l'ordre du jour chez les dirigeants communistes, même si l'entretien de la croyance au mythe révolutionnaire a pu conduire, en quelques conjonctures, (en 1936, à la Libération, en 1968), certains militants à décréter que le “ moment ” était venu, qu'il fallait se saisir de “ l’opportunité historique ” à la manière dont Lénine avait su imposer le “ passage à l’acte ” en Octobre 17.

27. Comme en témoigne le dernier livre d'Arno J. Mayer, *Les Furies, 1789-1917, Violence, vengeance, terreur*, Paris, Fayard, 2002 ou l'article posthume de François Furet que publie *Le Débat* ("L'idée française de révolution", n°96, 1997).

28. La Commune de Paris est identifiée comme Révolution, au moins au moment de son déroulement. Elle est ensuite qualifiée d'insurrection et devient, sans qualification "La Commune", cf Alain Rey, *Révolution, histoire d'un mot*, Gallimard, 1989, p. 220-226.

29. Les analyses sont ici légion mais on ne sort que rarement des entreprises de dénonciation ou des entreprises de justification. Les analyses de Leszek Kolakowski des années 70 et 80, dans *L'esprit révolutionnaire* (Paris, Denoël, 1985) contiennent des formulations très claires généralement reprises sous différentes modalités par les critiques de l'utopisme révolutionnaire : la mentalité révolutionnaire "est cette attitude spirituelle qui se caractérise par la croyance particulièrement intense en la possibilité d'un salut total de l'homme en opposition absolue avec sa situation actuelle d'esclavage, de sorte qu'entre les deux il n'y aurait ni continuité ni médiation ; plus encore que le salut total serait l'unique but véritable de l'humanité auquel toutes les autres valeurs devraient être subordonnées comme des moyens" (p.14). L'opposition aux réformes comme illusions néfastes à la prise de conscience révolutionnaire est inhérente à ce projet : "à cet égard, l'opposition entre le courant réformiste de la II^e Internationale et le marxisme apparaît effectivement comme fondamentale" (p.21). C'est alors à la sociologie des intellectuels révolutionnaires de rendre compte de ces croyances. Cf dans ce petit volume l'étude "Les intellectuels contre l'intellect". Cf aussi, autre exemple, Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, pp.197-199 qui mettent l'accent sur les techniques destinées à "intensifier la charge affective du processus de socialisation", phénomènes qui rejoignent les analyses des PC comme "institutions totales ouvertes" (cf Claude Pernetier, Bernard Pudal, "Du parti bolchevik au parti stalinien", dans *Le Siècle des communismes*, Paris, Editions de L'Atelier, 2000).

30. Sont en réalité effectivement concernés les "révolutionnaires professionnels" et les militants les plus engagés dans le communisme. Cf ce qu'en dit Eric Hobsbawm dans *L'âge des extrêmes*, Bruxelles, Editions Complexe, 1999, pp. 107-108.

31. Et surtout pas d'un quelconque rapport entre la revendication de révolutionnarité et la réalité d'une préparation à la "révolution". Rien ne prouve en effet que des "révolutionnaires" fassent des révolutions, et vice versa, cf Timothy Tackett, *Par la volonté du peuple*, Paris, Albin Michel, 1997.

C'est donc dans l'univers des relations qui associent l'imaginaire révolutionnaire et les logiques de la vocation communiste qu'il faut vraisemblablement chercher les usages et les résonances de la "révolution". Il faut alors inscrire le mot dans un ensemble de représentations qui découpent un territoire spécifique que seuls les "révolutionnaires professionnels communistes" ont toute légitimité à occuper.

Légitimités et illégitimités révolutionnaires

La "légitimité d'une structure d'offre : l'évidence d'Octobre 17"

On ne peut faire l'économie en premier lieu de la question des formes d'existence des représentations "révolutionnaires" dans les offres politiques et dans les représentations de l'histoire comme facteurs de plausibilité. Deux "événements" appelés "révolution" (c'est-à-dire insérés dans des récits où l'évidence de la rupture est associée à une visée intentionnelle) -la RF et Octobre 17- sont disponibles pour ceux qui souhaitent s'en saisir et ont suffisamment de consistance pour constituer des "présupposés" qui n'ont pas besoin d'être démontrés. C'est cet enjeu qui oppose par exemple François Furet et Marc Ferro.

François Furet consacre un chapitre de son ouvrage³² au "Charme universel d'Octobre". Deux thèmes dominent ce chapitre, celui du mythe d'Octobre comme Révolution et celui de l'attrait de cette "révolution" sur la majorité des socialistes qui se rallièrent à la III^e Internationale en 1920, en France. Ne concédant rien aux discours que les partisans d'Octobre 17 tiennent sur Octobre 17, et surtout pas l'idée que l'événement aurait un rapport quelconque avec l'avènement d'une société où les producteurs détiendraient le pouvoir ("Sa prétention à inaugurer une époque nouvelle dans l'histoire de l'Humanité par l'avènement des producteurs n'a pas beaucoup de vraisemblance", p. 80), il impute le charme universel d'Octobre 17 à une emprise sur les imaginations qui vient d'une représentation erronée, celle qui fait d'Octobre 17 une "reprise", la reprise de "la plus forte représentation politique de la démocratie moderne : l'idée révolutionnaire". Cette idée fascine parce qu'elle est "affirmation de la volonté dans l'histoire", "invention de l'homme par lui-même". Le reste est bricolage : pour donner chair à cette fable, selon Furet, l'analogie forcée entre la Révolution Française et la Révolution d'Octobre va être systématiquement exploitée. En France, l'analogie met en scène les historiens de la Révolution Française, d'Aulard à Mathiez, qui tombent dans le piège alors que "loin d'être une répétition, Octobre 17 est une pure nouveauté" (p. 93). Ce qui prouve l'emprise de l'idée de Révolution sur les esprits, emprise qu'explique ainsi Furet : "Constitutive de l'idée révolutionnaire, l'illusion de la « table rase » aide aussi à l'universaliser. Elle exprime le « constructivisme » spontané de l'opinion à l'époque démocratique, sa tendance à imaginer le social comme un produit de la volonté ; elle dit le refus de la tradition, l'obsession du présent, la passion de l'avenir" (p. 96). (notons en passant que la lucidité ex-post de François Furet nous dit peut-être sa nostalgie de la tradition, son désintérêt pour le présent, sa crainte de l'avenir, et sa conviction que le social n'est pas un produit de la volonté, tous ingrédients assez classiques de la rhétorique réactionnaire....)³³.

Quant au ralliement à la III^e Internationale, il s'explique par un *déplacement* : ce à quoi croient répondre ceux qui se rallient, c'est à la question "du sens de la guerre de 1914" (p. 114). Le léninisme incarne une autre histoire de la guerre : "le coeur du débat sur les conditions d'adhésion à la III^e Internationale est moins la nature du régime instauré en Russie que le jugement du parti socialiste sur son propre passé, dans le procès instruit contre lui par Lénine" (p. 115) : "la force des partisans de la III^e Internationale est dans l'idée que la II^e a trahi en 1914 sa mission et ses engagements ; elle est dans l'expérience des tranchées et de la servitude militaire, dont les bolcheviks ont su briser l'enchaînement" (p.116). Une "reprise" imaginaire, un "déplacement", "Octobre 17" est d'abord et avant tout une double représentation qui n'entretient pas de rapport avec ce qui se passe en Russie : "A relire tous

32. François Furet, *Le Passé d'une illusion*, Paris, Robert Laffont, 1995.

33. Cf Albert Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire* Paris, Fayard, 1991.

ces textes, le lecteur d'aujourd'hui peut être frappé de stupeur devant tant de jugements péremptoires rendus sans information véritable" (p. 118). L'événement lui-même, au total, perd toute profondeur, se réduisant à un coup d'Etat, dans une conjoncture dramatique, celle de la Grande Guerre. Dans une telle perspective, on comprend le refus de François Furet d'accorder un quelconque intérêt aux historiens sociaux (la plupart des spécialistes qui relèvent de cette catégorie et que Furet étiquette comme « social scientist » sont purement et simplement ignorés. Cf ce qu'il en dit page 566) .

A l'opposé de cette analyse, Marc Ferro³⁴ tient que l'événement mérite d'être rapporté à d'autres causalités. Visant implicitement F. Furet, il écrit : une légende se perpétue, "reproduite par les historiens les plus illustres : celle qui réduit les événements d'Octobre et la prise du pouvoir par les bolcheviks à un simple coup d'Etat. Alors que les Révolutions de 1905, celle de Février 1917 et d'Octobre figurent trois moments d'un mouvement révolutionnaire venu des profondeurs et que le parti de Lénine a su capter à son avantage pour prendre le pouvoir pour lui tout seul et pour longtemps" (p. 10). Cet énoncé résume l'analyse qu'esquisse Marc Ferro. "Mouvement venu des profondeurs", la Révolution de Février balaye en cinq jours de manifestations et de mutineries un pouvoir tsariste décomposé, sans autorité, qui ne trouve aucun soutien ou si peu.... Il en sort en réalité une multitude de pouvoirs sous forme de comités divers, de soviets, d'assemblées, etc. qui prennent corps en revendiquant la gestion de telle ou telle dimension de l'identité sociale et politique des individus : "La multiplicité des statuts et des activités ont pour corollaire la concurrence des capacités et des représentations" (p. 46). Sans reprendre ici l'étude des processus de bureaucratisation par en haut et par en bas qui permettent peu à peu aux bolcheviks de diriger les bureaux des "principales institutions qui s'étaient développées depuis la chute du tsarisme" (p. 64), rappelons que Marc Ferro propose une typologie des groupes constituant le parti bolchevik : "la structure sociale du nouveau pouvoir apparaît ainsi composée de quatre éléments. les apparatchiks d'origine urbaine, populaire ; d'anciens gardes rouges ou soldats, plus jeunes, à peine urbanisés, passés apparatchiks aussi ; les dirigeants du parti, d'origine bourgeoise ou petite bourgeoise, en majorité allogènes ou juifs, instruits et disposant de revenus ; des anciens fonctionnaires ralliés" (p. 66). Formulant l'hypothèse que l'époque stalinienne correspond au transfert du pouvoir des groupes 3 et 4 aux groupes 1 et 2, Marc Ferro étudie la mise en place progressive d'une voie autoritaire, à l'intérieur du Parti Bolchevik d'abord, puis à l'extérieur, ouvrant la voie au "totalitarisme" (le mot est de lui) stalinien et conclut : "La naissance du régime soviétique, sous l'égide du Parti communiste, suscita, en Russie puis en Europe occidentale d'immenses espérances. 1917 avait vu triompher une révolution comme l'Histoire en avaient peu connues. Non seulement l'ordre politique changea du tout au tout, mais l'organisation sociale de la société connut une vraie transfiguration. Certes, les slogans tels que « l'usine aux ouvriers », « la terre aux paysans » étaient en partie fictifs, mais on avait vu pour de bon la disparition des grands propriétaires terriens, des magnats de la finance et de l'industrie, et bientôt le commerce de gros puis de détail" (p.138). Les représentations enchantées (communes autogérées, expériences démocratiques à la base, mesures égalitaires prises en faveur des femmes, etc...) qu'on a pu se faire sur la Révolution d'Octobre entretenaient donc des rapports avec des réalités, mais des réalités embryonnaires, fugitives et plus exceptionnelles qu'ordinaires.

34. Marc Ferro, *Naissance et effondrement du régime communiste en Russie*, Paris, Le Livre de poche, inédit, 1997,

Deux façons très différentes de traiter “Octobre 17”, comme on le voit. Mais deux façons qui ont en commun de désenchanter “Octobre 17”, l’une mettant l’accent sur les représentations de l’événement, l’autre sur une histoire “globale” qui intègre pour partie les acquis de l’histoire sociale et culturelle des spécialistes de l’URSS. L’objet réel de François Furet, analogue à bien des égards à son *Penser la Révolution Française*, n’est pas la Révolution d’Octobre 17 mais les représentations que se font de l’événement, soit des historiens de la Révolution Française ou des intellectuels, soit les militants du mouvement ouvrier qui vont se rallier à l’Internationale Communiste (en 1919, 20 ou après pour nombre de syndicalistes révolutionnaires). Ces représentations doivent être étudiées et elles doivent l’être sérieusement, en particulier en France où le champ intellectuel a opposé une résistance continue à l’analyse du communisme. En ce sens, comme l’affirmait on ne peut plus clairement il y a peu Etienne François, à propos de l’histoire de la RDA mais cela vaut en général pour l’histoire du communisme : “tout historien qui a travaillé et qui travaille sur la RDA ne peut pas ne pas être confronté à un moment ou à un autre à la question de la cécité de sa discipline ni manquer de se demander pourquoi elle s’est fait tant d’illusions sur ce régime. L’urgence, de ce point de vue, serait celle d’un retour critique sur la docilité et les illusions de la discipline, ainsi que d’une interrogation pressante sur la facilité à se laisser abuser ou instrumentaliser par les pouvoirs en place”³⁵. L’essai de François Furet tire sa force de cette absence mais ne peut en aucun cas tenir lieu d’une analyse de ces multiples représentations d’Octobre 17. La réduction qu’il opère de ces représentations à la *reprise* du mythe révolutionnaire ou au *déplacement* qu’effectuent certains intellectuels et militants désigne, au mieux, un problème ou donne, au pire, l’illusion que le problème est réglé en faisant appel à de vagues considérations psycho-sociologiques sur le “charme” de la Révolution ou la quête d’un sens à donner à la guerre. Qu’il faille procéder à l’histoire sociale de ces représentations, celles que se sont forgées les acteurs mais aussi celles qui ont participé à orienter les travaux sur le communisme, est effectivement urgent et nécessaire. Soyons clair, on voit mal comment des études qui ne prendraient pas en compte, en les objectivant, les impensés qui ont orienté, hier, les regards, ne reproduiraient pas ces impensés et sans doute seront-elles réalisées à cette fin. Mais, paradoxalement, si l’essai de François Furet en indique l’importance, il demeure loin du compte. Que la Révolution d’Octobre 17, du moins les multiples représentations que s’en font certains militants, ait fonctionné comme un “opérateur symbolique de regroupement” en 1920³⁶, au Congrès de Tours, dont les ressorts sont effectivement à rechercher aussi, et peut être d’abord, dans l’histoire sociale, politique et intellectuelle française, en particulier dans les récits fondateurs républicains de l’école, certes. Plusieurs recherches l’ont déjà montré, à commencer sans aucun doute par celles d’Annie Kriegel. Que cette voie permette de découvrir que les engagements politiques, quels qu’ils soient, s’effectuent selon des logiques où la connaissance du monde social qu’ont les acteurs demande à être expliquée et nous apparaisse souvent, après coup, partielle, tronquée, intéressée, illusoire, qui le contesterait ? Que ces

35. Etienne François, “L’histoire en Allemagne après la chute du mur”, *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°106-107, 1995, p. 100.

36. Sur cette question, on se reportera à *L’Edition Critique du Congrès de Tours* sous la direction de Jean Charles, Jacques Girault, Jean-Louis Robert, Danielle Taratakowski, Claude Willard, Editions Sociales, 1980, ainsi qu’au chapitre premier de mon livre, *Prendre Parti, pour une sociologie historique du PCF* (Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1989), où j’ai esquissé une tentative de formulation de ce problème.

engagements n'aient d'autre rationalité que celle que le regard froid d'après la bataille *réduit* à une "reprise" et à un "déplacement", cela nous semble faux.

Prenons l'exemple d'un jeune paysan, Fernand Herpin, qui, remplissant son autobiographie en 1938 pour le service des cadres du PCF, tente d'expliquer son ralliement à la III^e Internationale alors qu'il était, pendant la guerre, sous l'influence de l'anarchisme : "Avant d'être soldat j'étais laïque, anticlérical, arrivé au service 5^e Section d'Infirmiers, Hôpital Bégin St Mandé. Je lis quelques n^o de l'Huma (...) Et puis c'est la guerre....je nage....l'union sacrée. Je pars au front, c'est le contact avec les blessés. souffrances morales affreuses. Tous les journaux rivalisent de fripouilleries. en 1915 je suis incorporé dans une ambulance divisionnaire du IO^e corps, j'y rencontre un camarade E. Adam qui plus tard me communique "Ce qu'il faut dire" de Sebastien Faure. Je lis des brochures anarchistes. J'apprends l'esperanto avec l'espoir d'entrer en relations avec les camarades de l'autre côté de la barricade (tranchées). Adam est bien un peu mon étoile politique. Je deviens anarchiste "ni dieu, ni maître". 1917, je suis versé dans l'infanterie (267^e Inf) la révolution russe me bouleverse quelque peu, je suis évacué à Vichy. J'ai mieux le temps de lire et plus de facilité de me documenter. Les bolcheviks prennent le pouvoir. J'apprends les luttes fratricides entre anarchistes et bolchevistes, voire même fusillades. Pourtant les mots d'ordre de Lénine me donnent satisfaction. La paix, du pain, la terre aux paysans (mot illisible) Qui ne travaille pas ne doit pas manger. Pendant ces luttes fratricides Kornilov abandonne le front pour venir mater la Révolution. Tout cela m'ouvre les yeux. Je deviens lecteur assidu du "Journal du Peuple" et un an plus tard (1918) j'adhère au Parti socialiste. M. Cachin prend la direction de l'Humanité". Ce court texte qui révèle la recherche inquiète d'une compréhension et d'une prise de position, non sans atermoiements et doutes, n'explique évidemment rien. Il permet néanmoins de percevoir, bien qu'il s'agisse d'un récit situé, un mode complexe de production de l'opinion politique d'un individu où interagissent les "expériences" sociales, aussi bien celles liées à son passé social et militant que celles de la guerre telle qu'il l'a fait, les cadres d'interprétation de ces expériences, l'autorité acquise par et concédée à une "étoile politique", les événements perçus à travers le prisme de la presse, le jugement sur la validité de l'information de la presse, le tout dans une période confuse où chacun est livré à l'inexplicable. Rien de simple dans l'élaboration de cette représentation du monde politique que poursuit ce militant qui, communiste après 1920, mourra au camp d'extermination de Dachau. La comprendre, en effet, supposerait, au moins, de faire l'histoire de la trajectoire sociale, culturelle, politique de ce militant pour reconstruire progressivement ses cadres d'interprétation, afin d'analyser "son point de vue", lequel lui-même s'actualise dans une situation particulière et dans un contexte déterminé des structures d'offre d'explication³⁷. Dans sa critique de F. Furet, Hobsbawm nous semble plus bien plus convaincant quand il affirme qu'"on ne saurait présenter les séductions de l'idée communiste, sur les ouvriers ou les intellectuels, autrement que sous la forme d'un ensemble de possibilités déterminées par les choix socialement disponibles, dans des circonstances qui donnaient aux hommes et aux femmes le sentiment qu'ils devaient faire de tels choix politiques" (*Le Débat*, n^o89, 1996, p. 135).

37. Je ne peux développer ce point. Pour en savoir plus sur ce type d'analyse et à partir de ces matériaux autobiographiques désormais accessibles depuis l'ouverture partielle des archives soviétiques, cf Claude Pennetier, Bernard Pudal, dir. *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002, 368p. et "La certification scolaire", *Politix*, n^o 35, Octobre 1996, pp. 69-88.

Retenons en tout cas que la "Révolution" a en France, sans doute plus qu'ailleurs, une dimension *vraisemblable* et que sa probabilité est loin d'être nulle dans les années d'après-guerre. " Que le vieux monde fût condamné paraissait évident.(...) Il semblait que les peuples n'attendaient qu'un signal pour se lever, remplacer le capitalisme par le socialisme et transformer ainsi les absurdes souffrances de la guerre en quelque chose qui apparaîtrait comme les douleurs de l'enfantement et les convulsions sanglantes d'un nouveau monde en gésine "38. Le collage de cette représentation sur une conception scientifique de l'histoire et sur " l'événement " d'Octobre 17 dont un des récits fondateurs se revendique de cette science, dès lors qu'il rencontre des acteurs susceptibles de s'en saisir, était plus que probable. Il se produisit39. Très vite cependant, cet ensemble lié ne put conserver pour tous ceux qui y avaient adhéré la même valeur dans les structures de plausibilité auxquelles ils adhéraient. C'est le cas bien sûr des socialistes qui suivent Blum dès 1920, du groupe de Monatte, et de tous ces militants qui quittent le parti communiste dans les années vingt et les années trente.

Par contre, la revendication de "révolutionnarité" va demeurer la marque des cadres thoréziens. Mais on peut alors penser, contre les visions continuistes, qu'elle change progressivement de sens pour devenir un élément de la conversion exigée des militants et cadres communistes dans le contexte de la mise en place du parti stalinien.

Cadre thorézien, homme nouveau et alternation⁴⁰

On ne reprendra pas ici nos analyses sur cette dimension de l'histoire du parti communiste et de ses cadres. Indiquons simplement que la revendication de "révolutionnarité" peut être particulièrement ajustée aux logiques de leur intégration au PC comme "institution totale ouverte". Elle devient en effet la marque qualifiante, peu dépendante du principe de réalité, qui légitime la "séparation" d'avec le monde social et politique. Etayée subjectivement par le projet de création de soi comme homme nouveau⁴¹ ("tuer le vieil homme", autodidaxie permanente, etc..), elle participe à interdire toute logique de coopération conflictuelle qui mettrait en cause l'identité "stalinienne" et qui supposerait une forme subjective de reconnaissance de l'autre comme identique à soi. Maintenu par la fiction des "pays socialistes" et les fantasmes de l'anti-communisme, enracinée dans une histoire personnelle militante souvent vécue comme une seconde naissance, essentiellement alimentée par une compétence éthique⁴² et des compétences partisans plus que par des compétences techniques, la revendication de révolutionnarité peut d'autant plus être cultivée qu'elle a été dissociée dans les années trente des "révolutions" dans les rapports sociaux (Education,

38. Eric Hobsbawm, *L'Age des extrêmes*, Bruxelles, Complexe, 1999, p. 86.

39. Nous avons tenté d'avancer sur l'analyse empirique de ces logiques dans l'étude consacrée au "Congrès de Tours au miroir autobiographique" dans *Le Mouvement Social*, Oct/déc 2000, n°193, pp.61-87.

40. Cf Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

41. Cf Claude Pannetier, Bernard Pudal, dir., *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, Coll socio-histoires, septembre 2002, 368p.

42. Dans son travail de définition préalable du socialisme, Emile Durkheim en était venu à opposer radicalement communisme et socialisme (p.68). "Tout autre est le principe des communistes. Leur idée fondamentale, qui revient partout la même, sous des formes différentes, c'est que la propriété privée est la source de l'égoïsme et que de l'égoïsme découle l'immoralité. Or une telle proposition ne vise aucune organisation sociale en particulier. (...) En somme, le communisme tient tout entier dans un lieu commun de morale abstraite, qui n'est d'aucun temps ni d'aucun pays", (*Le socialisme*, Paris, Quadrige, PUF, p.66).

relations Hommes/Femmes, etc...) ⁴³ au profit, au contraire, d'une revendication des valeurs "traditionnelles" (Maurice Thorez parle de la revalorisation des valeurs). Elle est donc largement découplée ⁴⁴ du "réel" immédiat, que ce soit celui des relations sociales vécues ou de la réformation politique. Lorsque le retour du refoulé se manifeste, l'exit s'impose, s'il est encore possible, comme en témoigne ce récit d'un militant destiné à devenir un cadre thorézien qui ne parvient pas à se contenter des bénéfices symboliques d'une construction de soi comme être "séparé".

Dans l'autobiographie que rédige Georges Thomas, dit Fouilloux, le 10 septembre 1938, on peut repérer en effet ce travail du réel qui vient miner la structure complexe de plausibilité de soi comme "révolutionnaire". Ajusteur, titulaire du CEP, il fut l'un des premiers communistes français à bénéficier de la formation de l'Ecole Leniniste Internationale de juin 1926 à août 1928. Il y apprend "partiellement le russe", puis il entre dans l'appareil du PC pour être progressivement affecté aux questions paysannes (à partir de 1931). Dans le cadre de ces responsabilités, il rencontre sa femme, avocate, membre du PC. Puis, alors qu'il dirige le journal du PC en direction des paysans, "La Voix paysanne", il crée le "Service des vins de la Voix paysanne", une entreprise de distribution, que la direction du Parti lui propose de gérer en propre en changeant la raison sociale (1936). Lorsqu'il fait son bilan autobiographique en 1938 ⁴⁵, il souligne l'évolution de toutes ses ressources : "Aujourd'hui mes connaissances générales, écrit-il, correspondent à peu près au brevet élémentaire. En outre depuis mon mariage avec Renée Mirande, je connais les principes essentiels du Droit et à peu près complètement la législation sociale et le droit rural". Il annonce alors explicitement sa prise de distance : "Le résumé de plus de 15 ans d'activité politique vous indique à peu près ma tendance. Je suis suffisamment agé maintenant pour tenter de m'apprécier moi-même. Ma devise est celle-ci "Créer". J'ai fait beaucoup de propagande, sous toutes les formes, dans tous les milieux et je conclus que la propagande qui ne se traduit pas par une organisation est une propagande erronée. Lorsqu'elle tente à affaiblir ou à désagréger l'organisation elle est criminelle". Bien qu'évalué "A1", sans doute parce que sa profession de foi n'a pas de teneur explicitement politique, cet ajusteur devenu marchand de vin en gros, ce "primaire" devenu "juriste", ce jeune ayant acquis une longue expérience de la propagande et du travail de direction, dispose désormais d'assez de ressources pour organiser sa vie en fonction de sa devise propre, indépendamment de l'alliance avec l'institution communiste dont il s'éloigne vers 1938. La comparaison entre cette autobiographie de 1938 et celle qu'il avait rédigée le 31 décembre 1931 est édifiante : sa femme, alors, était "enfant naturelle" et "orpheline", "sans profession déterminée". Lui-même se présentait ainsi : "En dehors de mes connaissances mécaniques je n'ai aucune autre ressource". Plus loin il notait : "En dehors des rares alliances que j'ai avec mes beaux-frères qui sont sympathisants du Parti, je n'ai aucune relation" ⁴⁶. Les

43. De ce point de vue l'utopie des communistes se différencie du *réel de l'utopie* que tente de prospecter Michèle Riot-Sarcey dont elle affirme qu'il est "présent dans ce qu'il est convenu d'appeler les utopies concrètes, il entre dans l'actualité au gré de l'aperception des idées réformatrices par des hommes et des femmes, certes en attente d'un avenir meilleur, mais qui manifestent d'abord une volonté de transformer radicalement les relations entre les individus" (*Le réel de l'utopie*, Paris, Albin Michel, 1998, p.265).

44. "Découplée" et non annulée car dans certaines pratiques sociales communistes ce réel de l'utopie se manifeste aussi. Ce qu'exprimait un militant en affirmant "qu'il y avait un anarchiste qui sommeillait dans tout communiste" (notes personnelles).

45. Autobiographie du 10 septembre 1938 de Georges Thomas dit Fouilloux, CRCEDHC 495 270 854. (Souligné par nous)

46. *Ibidem*, Autobiographie datée du 31 décembre 1931, 3 pages dactylographiées. Georges Thomas, qui prend le pseudonyme de Fouilloux en allant à l'ELI, était fils d'un instituteur ayant abandonné par anti-cléricalisme ce

ressources accumulées, dans son cas, rendent possible le passage de la "révolution" à la "création", autrement dit à une autre modalité de subjectivation.

métier pour devenir ouvrier électricien. Il signale en 1931 que dans sa famille, il a "un vague cousin (Isabel marchand de bois) qui est millionnaire et que je ne vois jamais"...